

Chronique de l'Institut

Lionel Groulx, ptre

Volume 19, numéro 1, juin 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302463ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302463ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Groulx, L. (1965). Chronique de l'Institut. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 19(1), 160–162. <https://doi.org/10.7202/302463ar>

CHRONIQUE DE L'INSTITUT

Notre Réunion générale (1er mai 1965) — La plus brillante de nos Réunions générales ! Mot qui s'échappe des lèvres de tous, le soir venu. Il se peut. Tenue à une date un peu tardive, le 1er mai, et par un beau soleil de printemps, nous aurions pu craindre une assistance peu nombreuse. Il n'en fut rien. Beaucoup assistent à la session du matin d'ordinaire peu fréquentée. Des représentants de presque toutes nos sections — lesquelles atteignent maintenant la douzaine, sont présents: Québec, Gaspé, Saguenay, etc. sont là et aussi les dernières sections agrégées: Boucherville, Ile Jésus. La discussion la plus vive s'anime autour des intérêts financiers de l'Institut et de sa *Revue*. L'on s'étonne du peu d'intérêt portée à cette entreprise d'action intellectuelle et de caractère scientifique — la plus répandue à l'heure hors du Québec — par les autorités officielles, en particulier par le ministère des Affaires culturelles du Québec. Il ne s'agit point, dans ce cas particulier, de venir en aide à une simple *Revue* qu'elle qu'en soit l'importance; mais aussi à un Institut devenu un centre de recherches historiques apparemment irremplaçable. Beaucoup voudraient qu'on fît appel au Conseil des Arts d'Ottawa. Ce ne serait, disent-ils, qu'aller chercher une part d'argent qui est nôtre. A quoi le président et d'autres répondent qu'il y a là un petit problème d'ordre constitutionnel et répugnance à solliciter d'Ottawa une intervention en matière culturelle. Un jeune professeur d'université nous fait cette observation à la sortie: "Vous avez raison; une province qui n'est pas prête à soutenir ses œuvres culturelles, avoue n'être pas prête à garder sa culture." Le président l'avait d'ailleurs noté: d'excellents motifs permettent d'attendre, pour le prochain avenir, une aide plus généreuse de Québec. Des promesses expresses ont été faites à l'Institut. Elles donnent lieu d'espérer. La discussion s'était tellement prolongée que plusieurs de nos sections ne purent présenter leurs rapports. La *Revue* leur fera place en juin et septembre.

L'on attendait avec hâte la session de l'après-midi. Les deux travaux présentés piquaient l'attention. L'un de l'abbé Armand Yon: *André Siegfried au Canada*; l'autre du Père Lucien Campeau, s.j.: *Cabot et la découverte de l'Amérique du Nord*. Nous

ne disons rien de ces deux travaux, sinon qu'il n'ont pas déçu l'auditoire. La *Revue* de septembre et de décembre publiera, du reste, ces deux études magistrales.

Le soir, grâce à la générosité de la Ville de Montréal, il y avait, une fois de plus, dîner officiel de près de 200 convives, au Chalet de l'Île Sainte-Hélène. Un conférencier très recherché, M. Charles Bonenfant, y développerait un sujet de grande actualité par le temps qui court: *La lutte contre la Confédération de juin 1864 à la fin de 1867*. Page d'histoire vivante, mais qui démontre aussi avec quelle peine le Canada de 1867 s'est construit.

Pour sa part le président de l'Institut s'en était pris, en une courte partie de son allocution, au retour d'un projet plus ou moins masqué d'un manuel unique pour l'enseignement de l'histoire du Canada d'un bout à l'autre du pays, à tout le moins pour Anglo-Canadiens et Canadiens français du Québec :

Quelques grands pédagogues ou du moins qui se croient tels, parce qu'ils sont du monde officiel, n'ont pas l'air de se douter qu'en méthodologie historique, il n'y a pire hérésie que souffler aux historiens ou auteurs de manuels, des directives. L'histoire n'a pas à se faire instrument politique. On n'infléchit pas l'histoire en tel sens ou tel autre. Dans un pays où coexistent deux nations — et il paraît que ce soit un fait bien établi — l'enseignement historique n'a pas à se faire inutilement haineux, ni désagréable. Cela va de soi. Mais chaque nation a le droit et le devoir d'écrire et d'enseigner sa propre histoire. Ou alors ne parlons plus d'objectivité.

Manuels unique pour tout le Canada ! Maladie cyclique qui nous revient à peu près tous les vingt ans.

.....

Au surplus, ajouterais-je aujourd'hui, qui oserait soutenir que ce soit l'histoire du Canada qui nous ait divisés. Au premier chef, chacun le sait, la cause de nos divisions provient de l'inégalité de traitement infligé en ce pays à la langue et à la culture de la nation canadienne-française. En ces jours-mêmes, à qui fera-t-on croire que c'est à cause d'un certain enseignement de l'histoire que, dans l'Ontario, dans l'Ouest, en Colombie, et même dans les provinces maritimes, l'on ne mesure qu'au compte-gouttes l'en-

seignement de leur langue à près d'un million de Canadiens d'origine française ?

.....

Sans doute l'histoire aura-t-elle besoin d'ajouter à ses dimensions, à ses perspectives. De mon temps, avant l'internationalisme d'aujourd'hui, il était loisible de comprendre et d'écrire l'histoire du Canada en ne tenant compte que de ses dépendances à l'égard de l'histoire de France, de l'Angleterre, des États-Unis, de la Hollande, de l'Espagne et du Portugal. Et les historiens de mon temps ne négligeaient point cette ambiance déjà vaste, quoi qu'en ait écrit récemment un critique improvisé. Désormais, devant l'étalement des perspectives et dans cette aire immense où vont se mêler et s'intensifier de plus en plus des échanges sociaux, commerciaux, industriels, religieux, philosophiques et culturels du monde entier, fatalement le labeur et les vues de l'historien ne pourront que s'accroître et s'élargir. Et nos successeurs auront besoin de relire le chef-d'œuvre de René Grousset: *Le bilan de l'histoire*, pour apprendre comment synchroniser le passé de toutes les époques et de tous les continents.

Belle journée que celle de ce 1er mai 1965 ! Et voilà comment une revue réputée, à sa naissance, non viable, s'en va allègrement vers sa dix-neuvième année.

LIONEL GROULX, ptre
